

# *Il Volantino Europeo n°15*

## *Janvier 2007*

Bulletin internautique de l'Association Piotr-Tchaadaev



Gare de Cuers-Pierrefeu (Var), décembre 2006

©JYF

### ***Editorial***

L'année 2007 est-elle déjà bien sur les rails, ou va-t-elle connaître un grand déraillement, notamment en France ? Lorsque notre prochain Colloque « Un Divan sur le Danube » aura lieu, le 18 mai à l'Institut Français de Budapest, les jeux seront faits... pour cinq ans en tout cas. Notre propos n'est pas de politiser à outrance ce qui l'est déjà de toute évidence, notamment dès qu'on aborde le douloureux sujet des *politiques de santé* actuelles en Europe, mais de rappeler que toute réflexion et toute pratique professionnelles sont inscrites (plutôt qu'elles ne s'inscrivent...) dans un cadre où l'initiative paraît de moins en moins laissée aux acteurs du soin (pour ne parler que de ce qui nous concerne). Des « gestionnaires », dont on nous dit à l'envi qu'ils sont « détachés des réalités » - ce qui est probablement inexact : ils sont attachés à une autre réalité que les soignants, suivent des courbes et découpent des fromages... et surtout ferment des robinets – mettent en place des réformes drastiques dans toute l'Europe, dont la plus visible est la réduction des lits d'hospitalisation, dont la France a déjà mesuré en psychiatrie les conséquences catastrophiques. Mais d'autres menaces pèsent lourdement sur nos pratiques soignantes : la tarification à l'activité des établissements de santé publics et privés, les programmes industriels d'« aide à l'observance », par exemple. Sans oublier cette tendance lourde dans le travail législatif en France, qui assimile patient psychiatrique et délinquant, et que des associations de professionnels de la psychiatrie tout comme des associations de patients ont dénoncée dès le mois d'octobre 2006.

La nécessité, l'urgence même, d'un débat au niveau européen sur toutes ces questions sensibles est un des enjeux de nos quatrièmes rencontres franco-hongroises, toujours en partenariat avec l'Association des Médecins francophones de Hongrie et la Société Hongroise de Psychiatrie. Bien entendu, ces échanges, comme les années précédentes, restent largement ouverts : seule compte la préservation d'une clinique fondée sur la *relation* (en termes techniques le *transfert*), celle-ci ne pouvant s'établir que dans un climat de confiance et de liberté partagées.

## Prophétiser

« Je suis Philippulus le Prophète, et je vous annonce que des jours de terreur vont venir ! La fin du monde est proche ! Tout le monde va périr ! Et les survivants mourront de faim et de froid ! Et ils auront la peste, la rougeole et le choléra ! »

L'Etoile mystérieuse, Hergé, Casterman, 1946

J'ai toujours pensé que la fin du monde était proche, comme en témoigne un dessin que j'ai retrouvé il y a quelques années dans un cahier d'écolier. Je devais avoir six ou sept ans quand, suite à la lecture de *L'Etoile mystérieuse*, j'ai dessiné un aéroplane se dirigeant tout droit sur le toit de la maison. Plus tard, je pris conscience de ce que ce type de pensée avait peut-être plus à voir avec mon état intérieur qu'avec le devenir de la planète, et me rassurai tout à fait en parvenant à la conclusion qu'à l'instar de Philippulus, je devais être fou, ce que de toute façon on ne manquait pas de me faire comprendre quand j'abordais le sujet.

Vingt ans après je résolus de devenir astrologue parce que j'avais observé que, quoi qu'on en dise, l'astrologie offre d'irremplaçables lumières sur la nature des choses, et particulièrement des choses humaines, quand on prend la peine de s'y pencher sérieusement. Cependant je réalisais aussi qu'elle donne quelques arguments à l'appui de la prophétie de Philippulus et de ses précurseurs, pour peu qu'on veuille bien en suivre le raisonnement et le rapporter à ce que tout un chacun est en mesure de constater de nos jours ; ou, plus précisément, de ce qu'elle donne les moyens de comprendre pourquoi et comment nous en sommes parvenus à ce point de notre développement, les déductions qu'on en peut tirer restant l'affaire de chacun. Tout cela m'apparut fascinant quand je m'y plongeai, mais une question que je pensais résolue se posait à nouveau : pouvais-je encore me croire fou alors que je trouvais dans les astres une confirmation de ma pensée première ?

Nous nous trouvons devant un paradoxe. Le premier terme en est que nous assistons à une accélération du temps subjectif, c'est-à-dire de notre perception du temps qui passe. Au début je pensais que, avançant en âge, ma perception du temps évoluait par rapport à la durée de mon expérience de vie, mais je me ravisai quand d'autres, d'une génération plus jeunes,

m'ont dit éprouver la même chose. L'accélération du temps subjectif peut être comparée à l'accélération d'un véhicule : il devient plus difficile d'anticiper la trajectoire, les réflexes sont mis à l'épreuve, et surtout on doit savoir précisément par où il faut passer si l'on veut arriver à bon port. Cette question est préoccupante car il se trouve que les repères sur lesquels notre civilisation s'était fondée sont en train de disparaître — très rapidement maintenant — et qu'en l'absence d'itinéraire il est difficile de savoir où l'on va. Nous ne pouvons non plus oublier qu'au cours des soixante dernières années nous nous sommes donné les moyens, objectifs cette fois, de nous détruire et de détruire toute trace de vie à la surface de notre Terre. Jusqu'à la chute du Mur de Berlin à l'automne 1989, la pérennité du monde reposait sur l'équilibre de la terreur. Depuis, pour paraphraser un haut responsable européen lors d'une récente déclaration, elle est liée au « déséquilibre de la terreur ».

Le second terme du paradoxe est que, en particulier depuis trois siècles, l'homme a remis en question son statut de créature issue d'un principe créateur et soumise aux lois de ce monde que les anciens astrologues appelaient sublunaire. Il semble même qu'il feigne de les avoir oubliées, et comme il n'aime pas qu'on les lui rappelle, il s'est fermé aux prophéties, aux signes du ciel, aux signes des temps. Il est désormais dans la situation de celui qui ne veut plus voir, ne veut plus entendre et surtout ne veut plus savoir. Il s'est convaincu lui-même qu'il était en route pour un progrès indéfini alors que, tout au contraire, il semble se précipiter dans un présent de plus en plus dénué d'avenir.

La conséquence de ce paradoxe est que tout se passe comme si, mû par quelque nécessité qui le dominerait entièrement et dont il serait devenu l'agent sourd et aveugle (mais non muet), l'homme mettait consciencieusement en œuvre les moyens de sa propre fin et de celle du monde qui le porte. Plus il avance dans son œuvre de destruction, au moins il veut en voir les signes. Je dirai même que ce sont les pires sourds et les pires aveugles d'aujourd'hui qui demain afficheront les mines les plus effarouchées, pousseront les plus hauts cris et seront les plus prompts à désigner des coupables. Dans la situation qui est la nôtre, pour laquelle il n'existe aucune référence dans le passé, aussi éloigné soit-il, il ne s'agit plus à proprement parler de prophétie, car il n'est

point besoin d'être inspiré par les dieux ou les astres pour voir que tout, strictement tout, converge vers ce point du temps qu'on appelle la fin du monde. Cela, par le seul fait des hommes qui auront usé jusqu'au bout de leur libre arbitre, de leur intelligence, de leur évolution. Édifiante victoire de la Science sur la Conscience, édifiante victoire de l'Homme sur son Créateur, préférant disparaître de son plein gré plutôt que de se reconnaître comme créature.

Il semble que les choses soient déjà trop avancées pour en inverser le cours. Les inquiétudes dont on fait part tout bas, les mises en garde qu'on conforme d'abord aux diktats de la pensée unique et du politiquement correct n'y changent rien, les pleurs et les grincements de dents ne sont pas entendus, la pulsion destructrice est devenue plus forte. On la sent aujourd'hui confusément, s'insinuant partout et en toute chose, et on n'ose encore la nommer. Elle nourrit la peur grandissante qui sourd des urnes affolées, rempart dérisoire contre un mal qui nous ronge et que la détresse des peuples amuse.

Et pourtant... On peut avancer en toute rigueur que tant que la prophétie ne s'est pas accomplie, il est encore possible — techniquement — d'en enrayer le cours fatal. Mais la question n'est pas — encore — d'ordre exclusivement technique, elle est inhérente à la nature de l'homme, du moins tel qu'il nous est donné de l'observer : après six mille ans de civilisation et d'évolution en tous domaines, pourquoi met-il tout en œuvre pour que se réalise de son propre fait la prophétie qu'il ne veut plus entendre ? Pourquoi cherche-t-il obstinément à se détruire, alors qu'après avoir tué son père, le Créateur, il s'acharne maintenant à massacrer sa mère, la Terre. Est-ce un déterminisme issu de l'inconscient collectif qui l'y pousse au profit de l'avènement hypothétique d'un surhomme, ou bien est-ce le fait de sa volonté délibérée, la jouissance de détruire dont on sait la correspondance à l'analité pure ? Six mille ans d'histoire pour en arriver à satisfaire un besoin pressant ! A l'origine du drame on trouve toujours le désir de toute-puissance.

Il ne sert à rien, on en conviendra, de remettre Philippulus dans son asile, sauf à se boucher encore davantage yeux, nez et oreilles ; il ne sert à rien non plus de le suivre alors qu'il fait résonner son gong et qu'il annonce le châtement. Que Philippulus soit montré comme

fou, rien que de très normal car comment considérer autrement celui qui se charge d'annoncer comment les choses sont, seront ou devraient être ?

Et les astres dans le ciel, que disent-ils de tout cela ? Dans le grand théâtre cosmique trois acteurs nouveaux sont venus, en deux siècles à peine, modifier radicalement et accélérer le cours de l'histoire du monde : Uranus, Neptune et Pluton, respectivement dieux du ciel, des océans et des enfers dans la mythologie antique. Après avoir conquis le ciel et pris conscience qu'on ne pouvait raisonnablement espérer coloniser une autre planète avant (très) longtemps ; après avoir conquis les océans et réalisé qu'il n'y avait plus de terre nouvelle à explorer ; après avoir pillé les richesses du monde souterrain et s'être rendu compte qu'elles n'étaient pas illimitées, l'homme s'ingénie maintenant à ouvrir les boîtes de Pandore. Après l'atome, le génome : dans son délire égotrophique il ambitionne désormais de produire avec la fusion nucléaire une énergie infinie — comme Dieu — et de se donner avec la manipulation du génome la vie éternelle — comme Dieu. Comme tout cela est exaltant, comme tout cela mérite que l'homme se félicite de ses avancées, qu'il admire ses propres prouesses et se les montre en exemple ! De même que la mère de Napoléon qui, au faite de l'Empire, disait à ses enfants « pourvu que ça dure », l'observateur anonyme et silencieux est en droit de se demander : pour combien de temps ?

Ces considérations posées, j'ai choisi, à titre personnel, de m'en remettre entièrement au Créateur : qu'il envoie un nouveau messie, qu'il vienne lui-même donner naissance à un nouvel âge d'or, qu'il nous envoie un aérolithe pour détourner notre attention de nos funestes projets, à moins que ce ne soit quelque envahisseur extra-terrestre ou tout autre phénomène à sa convenance, ou bien qu'il laisse les hommes libres de mettre un point final à ce qui n'est, après tout, qu'une infime partie de l'univers, mais néanmoins la seule nôtre, je le reconnaîtrai comme Créateur et me reconnaîtrai comme sa créature.

*« C'est ainsi que, si l'on veut aller jusqu'à la réalité de l'ordre le plus profond, on peut dire en toute rigueur que la « fin d'un monde » n'est jamais et ne peut jamais être autre chose que la fin d'une illusion. »*

René Guénon, *Le Règne de la Quantité*, Gallimard, 1945

Didier LUSTIG (Paris, 11.04.05)

## *A-vœux de Noël*



Budapest, Nyugati pályudvar, décembre 2006 ©JYF

Le psy remercia Anne pour sa gentillesse. C'était son dernier rendez-vous avant Noël et elle lui avait apporté un cadeau. Elle le pratiquait depuis presque 19 ans. Il y avait 7 ans, devant ses provocations, il avait fait une entorse à la règle et lui avait donné un baiser bien innocent, un baiser symbolique, mais tout de même un baiser sur la bouche. Elle n'avait plus que ce baiser à la bouche... Aujourd'hui elle le quittait le cœur plein de ses gentilles paroles et descendait allègrement les trois étages de l'immeuble quand son pied droit glissa sur la dernière marche. Elle hurla de douleur, mais personne ne l'entendit. Elle pensait avoir le pied cassé. Elle gémissait par terre. Un homme qui entra dans l'immeuble s'inquiéta d'elle et sonna à la porte palière de la Direction des Affaires Culturelles où avait lieu un pot de fêtes de fin d'année. Un homme robuste la souleva et la porta verticalement jusqu'à une chaise afin que son pied ne touchât pas par terre. Elle sentit le contact de son corps tout le long du sien. À la Direction des Affaires Culturelles, on la recueillit aimablement et on lui proposa d'appeler les pompiers. Elle préféra appeler son mari pour qu'il vienne la chercher en voiture afin de l'amener à l'hôpital. Deux policiers arrivèrent et s'enquirent de la situation. Ils lui demandèrent si elle travaillait là. Elle répondit non et l'on s'en tint là. Son mari la porta dans ses bras comme une jeune fille. Une entorse au pied fut diagnostiquée à l'hôpital et les entorses, ça fait mal.

La mère d'Anne lui donna la permission de partir en avance à l'école. À 9 ans, on a besoin d'un peu d'indépendance. Noël approchait et la cour de récréation était toute verglacée. Les enfants glissaient joyeusement les uns derrière les autres sur sa pente. À son tour Anne

s'élança sur la piste glacée. Elle glissa et tomba brutalement, se cassant deux dents contre la glace. Deux dents dehors ! Dedans – dehors... Personne ne fit attention à elle. Elle rentra seule à la maison et inventa un gros mensonge pour expliquer ce qui lui était arrivé. Il fallait des boucs émissaires, en quelque sorte un autre méchant imaginaire. Elle accusa des jumeaux de lui avoir donné un coup de pied dans la bouche. Mais il ne pouvait y avoir qu'un coupable ! Anne ne se risqua pas à préciser si c'était le jumeau qui portait son blouson réversible du côté uni ou si c'était celui qui le portait du côté écossais, ce qui était la manière la plus évidente de les distinguer. Le jour de la fête de Noël à l'école, le Directeur la convoqua dans son bureau pour savoir la vérité. En ces temps de vœux, il voulait des a-veux ! Mais Anne n'avait que la vérité de sa souffrance à dire. C'était un coup de pied qui avait fait voler en éclats ses deux petites dents blanches et elle ne démordit pas de cette version des faits. Un dentiste répara les torts, mais ses parents furent touchés au point de devenir agressifs et plein de ressentiments. La situation devint insupportable et la mère avec ses deux enfants quitta le domicile conjugal le lendemain de Noël. Le couple se rabibocha, mais Anne garda une trace indélébile de cette histoire car elle se sentait responsable de la mésentente de ses parents plus que coupable de son mensonge envers les jumeaux.

La mère d'Anne est décédée un 26 décembre. Anne en avait été informée par téléphone. Elle prit aussitôt l'avion pour se rendre aux obsèques. Ensuite elle prit le train. Il faisait déjà nuit. Il n'y avait personne dans le wagon hormis un homme qui s'assit juste en face d'elle. Elle avait la migraine. L'homme était un exhibitionniste. L'atmosphère était glauque. Elle changea de compartiment et enfin arriva au terme de son voyage pour arriver au terme du voyage de sa mère... Le lendemain le soleil brillait ardemment et la neige scintillait. Elle était d'une blancheur immaculée qui contrastait avec la veille au soir. Anne marchait dans la neige et de ses pieds marquait les traces de sa peine. De sa bouche engourdie par le froid ne sortait mot. Le silence. Sa mère était une femme rayonnante et le temps s'accordait à sa personne. C'était une mort visuelle fantastique. Anne n'était pas allée à la morgue la voir une dernière fois. Son père l'en avait dissuadée car le spectacle n'était pas

beau. Tous mes vœux de Noël maman... Peut-on y croire encore ?

Et cette tentative de suicide un jour de Noël\* où Anne déjà ne pouvait plus y croire... Il faut remonter loin, quand elle était tout bébé et qu'elle mettait son petit pied à la bouche avec un bonheur réel, ne sachant pas encore ce que signifierait Noël, pour penser que peut-être on croyait pour elle aux vœux... des bonnes fées qui s'étaient penchées sur son berceau. Mais la vie n'est pas un Conte de Fée et le Père Noël est une ordure, ça on le sait déjà. L'année de l'entorse, son beauf lui apporta un cadeau de Noël et ses vœux. Il lui demanda si elle avait passé un bon Noël. Elle lui répondit qu'elle et son mari finissaient la fête quand eux la commençaient car ils dînaient peu et tôt. Vous faites jeûne lui dit-il. Elle ne perdit pas pied et ces mots lui vinrent à la bouche : Non, on fête vieux ! Il faut un humour particulier pour fêter Noël et faire ses vœux. Les vœux sont l'aveu de notre éternelle insatisfaction, sinon nous n'en aurions pas besoin, mais comment y croire ?

Vincent MILLE (Paris)

\* Voir le *Volantino Europeo* n°11, janvier 2006

\*\*\*\*\*

## VENDANGES TARDIVES ET ŒUVRES ULTIMES

*Nous nous réjouissons beaucoup d'accueillir pour la première fois – et nous espérons pas pour la dernière, en dépit du titre... - Henri Mallier, ancien professeur de Lettres classiques à Nice, qui a su susciter de nombreuses vocations romanesques et poétiques, mais sans doute encore davantage, une fois l'âge venu, de dévotions bachiques, dont le nombre se compte sans doute en milliers de bouchons. Son très beau texte croise, non pas le fer, mais les chemins des arts et du vin, comme en une riante promenade automnale dans les vignes, sur laquelle planeraient des ombres, ou mieux, des échos et murmures tragiques. Écoutons-les.*



Henri Mallier (Nice, 2005)

« Las ! et nous cependant nous  
consumons notre âge  
Sur le bord inconnu d'un  
étrange rivage  
Où le malheur nous fait ces  
tristes vers chanter :

Comme on voit  
quelquefois, quand la mort les  
appelle,  
Arrangés flanc à flanc  
parmi l'herbe nouvelle,  
Bien loin sur un étang trois  
cygnes lamenter. »

Du Bellay, Les Regrets,  
XVI,

*Assis à la terrasse d'un restaurant de la vallée du Rhône, deux amateurs d'art et de vin devisent : un ex-strasbourgeois familier du couloir rhénan et un niçois de vieille souche. Ils ont choisi un Gewurztraminer Sélection de Grains nobles 1983 de Théo Faller à Kaysersberg, un de ces joyaux que les amateurs débusquent immanquablement sur une carte.*

« La robe, éclatante et dorée, ne montre aucun signe de lassitude ou de vieillesse, dit le premier qui connaît bien ce chef-d'œuvre pour l'avoir souvent goûté, toujours semblable à lui-même et toujours meilleur.

- Mazette, les arômes sont opulents mais frais, on discerne même quelques notes citronnées, répond son ami. Comme c'est jeune ! Et comme c'est accompli ! Goûtons... Ah l'équilibre et la diversité des saveurs me laisse sans voix !

- Oui, c'est un miracle. Dense, il paraît léger, onctueux, il est vigoureux et frais. Comment un tel corps, une telle compacité, peuvent-ils libérer une voix si complexe, si variée et délicate ?

- Doux et vif, jeune et épanoui, on dirait d'une circonférence qui toucherait son centre tout en s'étendant à l'infini. Mais restons sur terre et cherchons l'explication : des grains cueillis un à un, une infinité de tris, un raisin cueilli le plus tard possible : ce chant mélodieux et vibrant, seules des vendanges très tardives ont pu le produire.

- Détrompez-vous. En Alsace rien n'est simple. Les « vendanges tardives » ou « sélections de grains nobles » ne sont pas liées à l'âge du raisin mais à sa maturité,

*c'est-à-dire à la concentration des sucres ; et cela n'est rien sans une qualité exceptionnelle qui se vérifie lors d'une dégustation d'agrément. La profondeur, l'intensité, la finesse qui rendent la richesse en sucre intéressante ne sont présentes que si toutes les conditions sont favorables : un terroir noble, un climat favorable, une culture sage, des rendements infimes. Il faut au vigneron de l'audace et de la réflexion : l'élan dionysiaque qui permet d'atteindre une intensité maximale en prenant tous les risques, la patience modeste, respectueuse de la vigne et du terroir, qui discipline cette puissance et en fait ressortir une harmonie.*

- Ainsi dans cette cueillette tardive risquée mais précautionneuse un sentiment d'urgence lié à l'extrême maturité du raisin s'associe avec une retenue, presque un détachement pour laisser s'exprimer le raisin tel qu'en lui-même. N'est-ce pas ainsi que fait celui qui doit mourir ?

- Oui, insoucieux d'une fin prochaine que peut-être il ne sait pas si proche, il rassemble ses sensations les plus fortes dans un dernier chant, emporté par une envie dans laquelle il oublie la certitude de sa mort pensée/impensée.

- Peut-être. On ne sait trop si ces musiques sont allègres ou si elles sont nimbées de nostalgie mais elles sont prenantes. Cette suavité entêtante que nous voyons dans cette bouteille de gewürztraminer, qui est matière et qui est esprit, est tout efflorescence, comme si le raisin conduit à son ultime perfection s'était fait musique ou parfum. Platon observe un phénomène analogue lorsque les cygnes, ces enfants d'Apollon, entament leur dernier chant : « Quand ceux-ci sentent venir l'heure de leur mort, le chant qu'ils avaient auparavant se fait alors plus fréquent et plus éclatant que jamais, dans leur joie d'être sur le point de s'en aller auprès du Dieu dont ils sont les servants. » Si l'âme n'était pas immortelle, ces chants tardifs seraient-ils aussi beaux ?

- Parler de la mort c'est toujours se préoccuper de la vie. Il reste un dernier verre, partageons-le. »



Le versement du vin (Nice, 2005)

*Magnifica verba mors prope admota excutit*

La mort va rabattre bientôt de ces paroles  
magnifiques

Ulysse à Andromaque, Sénèque, *Les Troyennes*

*Dopo il girar delle giornate oscure*

*E di giorno infinito alba la morte*

Après ces journées de ténèbres,

la mort est l'aube d'un jour infini

Sénèque à Pallas,  
Monteverdi, *Le Couronnement de Poppée*, Acte I,  
Scène 8

A Venise, le 10 septembre 1833,  
Chateaubriand travaillait au quarantième livre  
de ses *Mémoires*, il s'enchantait et regrettait :

Que ne puis-je m'enfermer dans  
cette ville en harmonie avec ma  
destinée, dans cette ville des  
poètes, où Dante, Pétrarque,  
Byron, passèrent ! que ne puis-je  
achever d'écrire mes *Mémoires* à  
la lueur du soleil qui tombe sur  
ces pages !

(...) Venise est là, assise sur le  
rivage de la mer, comme une belle  
femme qui va s'éteindre avec le  
jour : le vent du soir soulève ses  
cheveux embaumés ; elle meurt  
saluée par toutes les grâces et tous  
les sourires de la nature.

Des reflets d'outre-tombe sont partout  
répandus sur son dernier tableau. La mort, le  
chant : tel est le dernier mot, le plus tardif et le  
plus profond, que l'on entend, indéfiniment  
répété, à travers *Les Mémoires d'Outre-tombe*  
ou *La Vie de Rancé*. Mais ce qui donne sa  
matière au chant est cet élément diffus auquel  
Chateaubriand prête une nature féminine : « la  
lune pâle » ; « une belle femme » « assise sur  
le rivage de la mer », Venise. Ainsi ce chant  
que fait entendre l'artiste dans ses paroles  
ultimes nous dit qu'il existe encore un espace  
pour le désir et que la proximité de la mort  
rend celui-ci plus sensible, plus vif et plus  
pressant, comme une étreinte offerte et en  
même temps dérobée.

Cette efflorescence poétique trouve  
dans l'opéra une expression moins immédiate  
et plus joueuse : le compositeur n'a cure de s'y  
attendrir sur soi, il anime des personnages ;  
mais comme ceux qu'il invente disent souvent  
l'attrait d'être aimé, au moment où sa fin (sa  
mort et son accomplissement en tant qu'artiste)  
est proche ! « Fleur charmante que je ne veux  
point cueillir, je t'adresse ces derniers chants  
de tristesse » : Chateaubriand interpelle ainsi  
une jeune fille dans un fragment détaché de ses  
*Mémoires*, intitulé *Amour et vieillesse*. Verdi  
lui fait écho littéralement sur le mode  
burlesque quand Falstaff évoque la femme de  
Ford :

È quella ! O amor ! Sguardo di  
stella !

Collo di cigno ! e il labbro ? Un  
fior. Un fior che ride.

Alice è il nome e un giorno come  
passar mi' vide

Ne' suoi paraggi, rise. M' ardea  
l'estro amatorio

Nel cor.

C'est elle ! O amour ! Le regard  
d'un astre !

Un cou de cygne ! et la lèvre ?  
Une fleur. Une fleur qui sourit.

Son nom est Alice et un jour  
qu'elle me vit passer

Dans ses parages, elle se mit à  
rire. L'ardeur de l'amour

M'enflamma le cœur.

Les sortilèges de l'amour se font  
d'autant plus sensibles, ses atteintes plus  
vénéneuses quand l'artiste est un très vieil

homme. La conscience du délaissement (l'abandon, la souffrance de celui qui se sent le cœur aimant et sait qu'il ne sera plus aimé) s'exprime souvent alors dans un concert de larmes et la demande d'amour se fait déchirante, comme on le voit dans les plaintes que Monteverdi met dans la bouche de Poppée. Il arrive cependant qu'un artiste jeune encore, mais parvenu au terme de son œuvre, trouve les mêmes accents, comme le Schubert du *Voyage d'hiver*, dont l'amant esseulé fait entendre une plainte qui exprime la solitude essentielle et définitive devant une amante métamorphosée.

Mein Herz ist wie erstorben,  
kalt startt ihr Bild darin :  
Schmilzt je das Herz mir wieder,  
fließt auch ihr Bild dahin.  
(Erstarrung)

Mon coeur est comme mort  
Et j'y retrouve son image glacée,  
Et si mon coeur fondait pour un  
jour,  
Son image libérée s'en irait couler  
au loin.

Ainsi l'amour se nourrit-il de l'impossibilité que matérialise le vieillissement, qu'il soit effectif ou seulement pressenti. L'hiver, c'est la glace qui figure l'absence de l'aimée : dérégulation, gel de l'être. Et pourtant quelle intensité, quelle sève, quelles couleurs dans ces chants tardifs ! Quand il s'empare des poèmes de Wilhelm Müller dans *Le Voyage d'hiver* ou de Heine dans *Le Chant du cygne*, Schubert, dont la fin est proche, confesse combien il reste assez de chaleur, d'appétit et de feu à celui qui s'éloigne de son été.

« Noch schlägt das Herz so  
warm. »  
Et mon cœur bat toujours aussi  
brûlant.

Un feu embrase le Voyageur, qui ne connaît que solitude et retrait de l'être. Ses larmes glacées sont en même temps larmes brûlantes, « gefrorene Tränen » :

Ich will den Boden küssen,  
durchdringen Eis und Schnee

mit meinen heissen Tränen,  
bis ich die Erde seh' ?

Je voudrais étreindre le sol de mes  
baisers,  
et de mes larmes brûlantes  
creuser la neige et la glace  
jusqu'à ce que je voie la terre.

Dans l'opéra, qui est d'une humeur plus versatile, les larmes n'ont pas toujours cette intensité tragique. On l'a vu avec la fleur qui intéresse Falstaff : « Un fior. Un fior chi ride ». Il arrive qu'on y pleure pour attendrir, dans une sorte de simulacre, comme le fait Othon devant la fenêtre de la volage Poppée : « Amoreggio con lacrima un balcone », je pleure d'amour pour une fenêtre, ou que l'on dissimule la douleur sous la fantaisie de la comédie, tel Falstaff qui est entraîné dans la ronde des joyeuses commères de Windsor. Que ce soit dans l'œuvre ultime de Verdi, *Falstaff* ou dans celle de Mozart, *La Flûte enchantée*, on entend le rire et la gaîté de celui qui, comme s'il pressentait sa fin prochaine, éprouve le besoin de dire la beauté de la nature et de l'amour avec légèreté. On pense au personnage de Papageno :

Der Vogelfänger bin ich ja,  
Stets lustig, heisa, hopsassa !

Oui c'est moi le pipeur d'oiseaux,  
Toujours joyeux, hop là ! Hop là !

Mais quelles que soient les formes très variées que prend l'amour de la vie chez des artistes tourmentés par l'idée ou le pressentiment de leur fin prochaine, l'approche de la mort se combine invariablement avec le sentiment de la puissance du désir, dans une contradiction et une sorte de versatilité mélodique qui trouvent leur expression privilégiée dans l'opéra. Celui-ci permet d'entendre à la fois l'élan et l'abattement, l'appel à la fête du désir et l'imminence de la mort qui rôde, peut-être parce que tout y est double, dans l'entrelacs de l'orchestre et de la voix, et comme partagé entre la réalité pleine d'artifice de l'incarnation et l'immatérialité pourtant bouleversante du chant joué, c'est à dire agi, animé.

Il est significatif que la mort se trouve là insidieusement, comme tapie au cœur du

drame. Elle menace l'homme vieillissant quand il ne sait plus être aimé (Othon dans *Le Couronnement de Poppée*) ou qu'il s'oppose à la violence de la passion (Sénèque). Dans *Lulu*, tous ceux qui aiment meurent, broyés par l'immorale jeunesse de Lulu : « Es ist ihm ernst. – Der Tanz ist aus ».

Soit le désir prend l'aspect d'un déferlement irrépressible, d'une torture, comme celui que ressent Parsifal à l'Acte II devant Kundry :

Hier ! Hier, im Herzen der Brand !  
Das Sehnen, das furchtbare  
Sehnen,  
das alle Sinne mir fasst und  
zwingt !  
Oh ! - Qual der Liebe ! –

C'est ici ! La brûlure dans mon  
coeur !  
Le désir, l'effroyable désir  
qui saisit tous mes sens et exerce  
sa force !  
Oh ! – Torture de l'amour ! –

Soit il est sublimé dans un dénouement heureux, comme celui que Poppée et Néron chantent ensemble à la fin du *Couronnement de Poppée*, chant de grâces, paroles d'amour qui ont chez Monteverdi une résonance testamentaire :

Pur ti miro, pur ti godo,  
Pur ti stringo, pur t'annodo ;  
Più non peno, più non moro,  
O mia vita, o mio tesoro.

Je te regarde, je te veux,  
je t'étreins, je t'enchaîne,  
plus de souffrance, plus de mort,  
ô ma vie, ô mon amour.

Le modèle de l'œuvre testamentaire où le désir torturant est finalement sublimé pourrait être le *Parsifal* de Wagner. On pense aux filles-fleurs qui entourent l'adolescent et l'attirent : « Viens, viens, doux enfant » ; à l'enchantement du Vendredi saint où Parsifal arrivé au terme de son épreuve découvre la beauté du monde pendant que Kundry, la tête baissée, pleure. On pense surtout au début du troisième acte, dans une clairière : le réveil de

Kundry, le retour de Parsifal épuisé, son agenouillement devant la lance sacrée, l'émotion de Gurnemanz qui le reconnaît.

Une clairière à la lisière d'une forêt, l'aube qui vient de poindre : la sérénité de ce tableau et son décor même font penser à l'œuvre fondatrice et ultime de Sophocle : *l'Œdipe à Colone*. Ecrite à près de quatre-vingt dix ans par celui qui a traversé le siècle de Périclès, elle clôt dans l'œuvre de Sophocle le cycle d'Œdipe et, dans l'Histoire, la domination d'Athènes sur le monde grec. Œdipe en haillons, aveugle, chemine, guidé par Antigone, à l'orée d'un bois consacré aux Euménides. Il arrive dans un lieu sacré : sa fille y reconnaît les lauriers d'Apollon, les oliviers de Déméter, les vignes de Dionysos ; on y entend un concert : ce sont les chants du rossignol. Œdipe harassé se pose sur une pierre : il sait qu'il s'agit de l'endroit qui, selon les oracles, devrait marquer la fin de ses maux. Il est à Colone, il peut mourir. Et bientôt le lamento sur la mort devient un hymne à la vie ; les deux chants se mêlent quand le chœur évoque un rossignol :

En ce pays de bons chevaux, tu as  
rencontré, étranger, le plus sûr  
refuge de la terre entière.

C'est ici la blanche Colone, où le  
rossignol au chant clair plus  
qu'ailleurs se plaît à murmurer sa  
plainte, au fond des vallons  
verdoyants.

Nulle scène n'est plus opératique que la mort d'Œdipe à la fin de la pièce. Elle a intéressé plusieurs compositeurs, comme Sacchini ou Enesco, et le fait que leurs œuvres soient rarement montrées semble participer encore du travail de la mort qui offusque l'apothéose du héros. Disparaissant aux yeux de ses filles et des habitants de Colone, Oedipe rejoint les dieux : ellipse de l'événement central, matériel immatériel, « thaumastos ». Figuration de la mort avec la grotte « d'où sort brusquement une immense et éblouissante lumière », et négation de la mort dans une épiphanie. Les fautes d'Œdipe sont pardonnées, toute la fureur d'une vie est effacée dans une apothéose. On croit entendre Parsifal annonçant la délivrance à Kundry :

« Tu pleures... vois, la prairie nous  
sourit. »

Pour appréhender combien les relations du désir et de la mort hantent l'artiste en ses derniers jours, pour cerner la nécessité de transmuier vocalement le désir ainsi mis à vif, il convient d'écouter encore une fois Chateaubriand. Nul n'a mieux dit et comme chanté, dans une prose absolument musicale, les rapports du temps, qui est donné ou promis à la mort, et du chant. Nous sommes en 1833 à Padoue; l'écrivain, âgé de soixante-cinq ans, a revu Zanze, l'ancienne « petite geôlière » dont a parlé le poète Silvio Pellico dans ses souvenirs de prison. Cette expérience lui dicte cette réflexion désabusée :

« Oui, Zanze, vous prendrez place parmi les ombres de femme qui naissent autour du poète, lorsqu'il rêve au son de sa lyre : les ombres délicates, orphelines d'une harmonie expirée et d'un songe évanoui, restent vivantes entre le ciel et la terre et habitent à la fois leur double patrie. »

Cela fait écho aux propos que lui avaient inspirés des retrouvailles à Londres avec son premier amour de jeunesse, Charlotte Ives : « Douce lueur du passé, rose pâle du crépuscule qui borde la nuit, quand le soleil depuis longtemps est couché ». Tout passe, tout est rendu à l'obsolescence et l'insignifiance ; seul le chant ne meurt pas. Et qu'est-ce que chanter sinon émettre ce souffle qui poétise le rien ?

Ainsi nulle expérience ne libère mieux la parole et ne la nécessite davantage que le vieillissement et la mort. On sait, comme le montre l'histoire d'Orphée, que la poésie naît de là, qu'elle naît là, dans cette épreuve de la perte. C'est ainsi que ce qui altère le chant et ce qui le rend possible ne font qu'un.

*Henri MALLIER (Nice)*



Budapest, octobre 2005 ©JYF

## *Eloge du cornichon*



Budapest Nagycsarnok, mai2005

©JYF

Lorsque le premier d'entre eux – ou les premiers, s'ils s'étaient regroupés – dévala les pentes de l'Himalaya, personne ne se doutait qu'il allait conquérir le monde entier, et devenir le condiment indispensable de toutes sortes d'agapes, bombances et ripailles. Son aspect plutôt rugueux, sa couleur verte et sa texture croquante, en font un agreste plébéien plutôt qu'un aristocrate urbain, mais il a su conquérir, fût-ce réduit en miettes, taillé en pièces ou débité en rondelles, les plus grandes tables. Sans oublier les innombrables façons de l'agrémenter, qui ne manquent jamais de sel, quand elles ne tournent pas au vinaigre, à l'aigre ou encore à l'aigre-doux. Ajoutons aussi cette variante d'une simplicité biblique, le *kovaszos uborka*, où le levain lui confère des vertus assez peu orthodoxes, variante connue aussi sous le nom de *kvashenie ogurtzy*, évocatrice de grandioses et prometteuses fermentations accomplies dans un tonneau (*botchkovie*, *Fassgurken* en allemand). Tout le monde aura reconnu le cornichon, en français diminutif de petite corne, apparu en 1549 dans notre langue.

Faisant fi des connotations salaces, il n'est pas devenu pour autant un pisse-vinaigre, sachant galamment s'accommoder dans son bocal de savoureuses rencontres avec les plus folles des herbes. De bonne composition, il apprécie aussi le voisinage de l'ail et des (petits) oignons, que la langue hongroise\* rend proches parents, *fokhagyma* et *hagyma*.

La grande famille des Cucurbitacées (du latin *Cucurbita*, courge, nous dit *Le Robert*) comprend les concombres (les cornichons sont

classiquement des concombres non encore arrivés à maturité, d'où, sans doute, cette connotation de niaiserie lorsque le terme s'adresse à un représentant de l'espèce *Homo sapiens sapiens*), les melons et la pastèque. Nous ne nous arrêterons pour cette fois qu'aux premiers, pour rappeler qu'ils répondent au doux nom de *Cucumis sativus*, cultivé ou domestiqué, comme on voudra, sachant qu'il existe des variantes sauvages répandues du Népal à la Thaïlande, dont le *Cucumis hystrix*, « concombre porc-épic », et non pas hystérique, si on en croit le dictionnaire latin français.

Toute famille respectable comportant ses excentriques, le cornichon a un cousin - apparemment mexicain -, le cornichon sauteur ou concombre du diable, qui a pour particularité de propulser ses semences à 50 km/h dès qu'on le tripote...

Nous poursuivrons cette brève présentation par l'évocation des préparatifs tels qu'ils nous sont enseignés dans un article édifiant paru dans *Marianne* en septembre 2006 et consacré au cornichon de l'Yonne. « Il suffit, après avoir acheté ses cucurbitacées chez un maraîcher de confiance [ce qui confère à cette préparation une solennité particulière, proche de l'initiation : pas question de se contenter d'une barquette plastifiée prise à la hâte dans un quelconque supermarché NDLR], de se livrer aux activités suivantes, dont nous vous restituons le premier jour.

Primo : disposer devant vous sur la table, les cornichons en tas, sur un journal artistement déplié [qui ne saurait être, en l'occurrence, que *L'Yonne Républicaine* NDLR], un grand saladier vide, une boîte de sel fin.

Secundo : se munir d'une brosse à ongles, d'un couteau pointu et d'un chiffon rugueux.

Tertio : prendre un cornichon, le brosser, point trop vigoureusement, l'essuyer avec le torchon, couper éventuellement le reste de queue qui pourrait subsister après la cueillette, si le cornichon est gros le fendre par le milieu, enfin le jeter dans le saladier.

Quarto : recommencer jusqu'à l'obtention d'une couche homogène de cornichons, prendre alors la boîte à sel, saupoudrer régulièrement les cornichons sans toutefois exagérer.

Quinto : continuer jusqu'à épuisement des condiments en salant modérément chaque couche, mettre le saladier au réfrigérateur. »

Cette minutie dans la préparation explique avec quelle attention le cornichon est traité dans nos campagnes : « jamais gabelle ne paiera, mais toujours du sel aura ». Et on comprend que l'auteur de l'article partage l'affliction des éleveurs du vrai cornichon *gaulois*, contraints d'envoyer leurs riches récoltes dans la lointaine et barbare Autriche, afin qu'elles y soient traitées à l'aigre-doux, autrement dit contre-nature... Comment s'étonner dès lors de la raréfaction de cette culture pourtant si emblématique de notre glorieuse civilisation et de ses racines les plus anciennes ?

Et nous terminerons par une mention issue de la plus haute culture littéraire de notre beau pays, à savoir l'OuLiPo (Ouvroir de Littérature Potentielle, 1960) \*\*, dont l'un des fondateurs les plus connus était Raymond Queneau (auteur de l'inoubliable *Zazie dans le métro*, 1959). L'OuLiPo propose toutes sortes d'« Exercices de style », dont la *contrainte*, une sorte de règle du jeu à suivre pour l'écriture d'un texte poétique. En voici un exemple, très étroitement lié à notre propos : « On choisit des mots dont les deux moitiés présentent un même rapport sémantique (par exemple le tout et la partie). On compose un texte à partir de ces mots. Le nom de la contrainte est emprunté à un exemple : cornichon = corps + nichon. »

Nous nous proposons de revenir ultérieurement sur *la contrainte du cornichon*, qui nous paraît être un enjeu crucial pour les tous prochains mois en France : veillons ensemble à ne pas avoir à écrire, dans un après-coup tragique, *la plainte du cornichon*.

ZSIZSIK Janos (Budapest)

\* En cela proche du latin des botanistes, qui distinguent *Allium sativum* et *Allium cepa*.

\*\* <http://www.ouliipo.net> voir « Contraintes »

Lien : [http://www.ciao.fr/Condiments\\_Bornibus\\_49479\\_4](http://www.ciao.fr/Condiments_Bornibus_49479_4)

NDLR : Aux nombreux lecteurs qui nous avaient demandé la nationalité de l'auteur, nous répondons volontiers qu'il est apatride et fier de l'être.

## ***Annonces de Colloques***

### ***Hyères, 8-9 février 2007 : Adolescence, réseaux et thérapie familiale***

Coordination scientifique : Dr Pierre Benghozi, CH Henri-Guérin, Service de Psychiatrie de l'Enfant de l'Adolescent et de la Famille, 4, place de la République à 83400 Hyères

Renseignements : Bruno Manuel, 18, avenue du Petit Bosquet à 13012 Marseille  
Téléphone +33 (0)6 60 99 59 47  
[mc.manuel@therapie-familiale.net](mailto:mc.manuel@therapie-familiale.net)

Programme complet (format pdf) :  
<http://www.efpp.org/texts/programme%20Hyeres%20fevrier%202007.pdf>

### ***Lyon, 22-23 mars 2007 : Schizophrénies (traitements, réhabilitation ou exclusion, rapport avec le droit)***

***Congrès annuel de l'Association scientifique  
des Psychiatres de secteur, CH Le Vinatier à  
Lyon Bron.***

Docteur A. Mortelier – Congrès ASPS, CH Le Vinatier 95, bd Pinel 69677 Bron Cédex

### ***Budapest, 17-18 mai 2007 : « Un Divan sur le Danube »***

***IV<sup>o</sup> Colloque franco-hongrois de psychiatrie  
et de psychanalyse à l'Institut français de  
Budapest, organisé par l'Association Piotr-  
Tchaadaev (Versailles), en collaboration avec  
l'Association des Médecins francophones de  
Hongrie (Budapest), la Société Hongroise de  
Psychiatrie (Budapest) et le soutien du Service  
de Coopération et d'Action culturelle de  
l'Ambassade de France en Hongrie.***

La journée du jeudi 17 mai (férié de l'Ascension en France) sera consacrée à des visites d'établissements de soins, le vendredi

18 mai au Colloque proprement dit à l'Institut français de Budapest.

Sont prévues les interventions de Katalin Katz (Jérusalem), Gyöngyi Szilagyi (Budapest), Daniel Lemler (Strasbourg), Alexandre Nepomiachty (Versailles), Carla van der Werf (Pierrefeu-du-Var), Edit Nemedi (Budapest), Zsolt Pasztelyi (Budapest), Roland Pucci (Monaco), ainsi qu'une table ronde sur les Droits des malades et la projection d'un film.

Nous ne saurions trop vous recommander de prendre vos dispositions dès maintenant pour votre voyage et votre hébergement à Budapest, le jour de l'Ascension étant l'occasion d'un pont dans de nombreux pays d'Europe.

Renseignements : Dr Jean-Yves FEBEREY  
04 94 33 18 33 (HB) – Par mail :  
[piotr-tchaadaev@wanadoo.fr](mailto:piotr-tchaadaev@wanadoo.fr)  
N° FMC Piotr-Tchaadaev 11 78 0511778

<http://www.inst-france.hu/institute>  
<http://www.hotelonlinehungary.com/>  
<http://affilie.anyway.fr/vol/International.asp>

Nous vous rappelons enfin que le Colloque est d'accès entièrement libre et gratuit pour toute personne intéressée.

### ***Merano, 21-23 novembre 2007 Pour des services de psychiatrie ouverts et sans contention***

Con la presente vorremmo organizzare un convegno sul tema "Soteria" a Merano dal 21 al 23 novembre 2007. Nel settembre 2006 abbiamo fondato a Caltagirone il "Club degli SPDC aperti e senza contenzione (no restraint)". In alcuni (ancora, purtroppo troppo pochi) posti in Italia, fra cui Merano, l'SPDC viene regolarmente gestito con le porte aperte ("open door system") e nella più assoluta abolizione dei mezzi di contenzione nonché di isolamento. Il consumo dei farmaci è certificabile non superiore alla norma, semmai probabilmente inferiore, dato il clima di

detensione che si ottiene in reparto. Ricorrono quindi tutti gli elementi per configurare fra gli altri un reparto "Soteria". Tenendo conto del fatto che in Italia, a differenza che negli USA o in Germania o nella CH, oltre a tale reparto non ce n'è alcun altro dove tali misure di carattere repressivo, o di controllo, vengano attuate. Il nostro è un sistema "in serie" e non in parallelo. Ed è quindi chiara che gli SPDC non restraint del nostro Club saranno, come dire, ben più Soterie che le Soterie originali. Su tutti questi temi, sulla psichiatria non repressiva e non violenta, sui modelli organizzativi, e via dicendo vorremmo organizzare un convegno dal nome "Soteria" da tenere dal 21 al 23 novembre 2006. In appendice al convegno pensiamo di invitare taluni Europarlamentari per una conferenza - tavola rotonda sul tema: per un'Europa Senza Manicomi. Preparatevi a venire in massa a Meran/Merano. Tra l'altro il logo Soteria è un logo che attira molto dai Paesi di lingua tedesca, per cui Merano rappresenta il uogo a mio modesto avviso di elezione per quest'aggregazione-riflessione. Segnatevi sulle agende quindi queste date: 21 - 23 novembre 2007. E non prendete altri impegni. Da mercoledì a venerdì.

### ***SOTERIA e gli SPDC senza restraint***

### ***No restraint – the Soteria model applied to Hospital acute Wards***

SOTERIA, il reparto psichiatrico e la cura territoriale.

*Confronti e convergenze nella cura delle psicosi funzionali*

Per un'Europa senza manicomi

- 1) Soteria
- 2) "Elementi di Soteria"
- 3) Elementi di Soteria integralmente applicati nel circuito

### 4) La psichiatria della riforma – Community Mental Health

La riforma italiana è nata per chiudere i manicomi e perseguire un'istanza libertaria rispetto alla Follia. Soteria è nata come un'istanza ugualmente libertaria per liberare dal modello puramente medico farmacologico la Schizofrenia.

Entrambe le idee si sono sviluppate con luci e ombre: la riforma italiana a tutt'oggi è applicata a macchia di leopardo almeno nelle sue istanze più profonde, Soteria è un modello che ha riscosso molte adesioni e talune opposizioni.

Erede in qualche modo del manicomio (laddove esso è stato eliminato), in Italia e all'Estero, è spesso il Reparto Psichiatrico nell'ospedale generale.

Nell'ambito italiano esistono reparti "no restraint". In molti Paesi del Mondo c'è grande interesse per varie forme di alternativa all'ospedale psichiatrico e al reparto psichiatrico: in alcuni, (p.es eglì USA, in CH, nella RFT) delle vere e proprie comunità Soteria., in altri (UK, Irl, E, BIH, S) rilevanti esempi di superamento del modello manicomialmente.

Nel presente convegno vogliamo fare il punto della situazione e verificare se e come il modello della Psichiatria Territoriale ed il modello Soteria si possono contaminare, sia per quanto riguarda strutture e programmi di cura che per la popolazione che ne usufruisce (non solo schizofrenici ma tutto l'ambito psicopatologico di cui si occupa un servizio di salute mentale territorialmente competente).

Nell'ambito del mondo tedesco per es. si parla di "Elementi di Soteria nei reparti". Riteniamo sarebbe positivo che il concetto di Soteria si espandesse a tutto un ambito territoriale in maniera integrale, ovvero che quei presupposti di cura non esclusivamente basata su: modello medico di malattia, uso prevalente dei farmaci e possibilità di utilizzare metodi coercitivi, divenissero i presupposti di qualsiasi

azione che si voglia considerare terapeutica. Che cioè non si concepiscano più punti del circuito psichiatrico dove sia ancora possibile contenzione e isolamento, vale a dire l'istanza repressiva propria del manicomio.

In sostanza è nostro proposito che il mondo della deistituzionalizzazione e quello di "Soteria", riconoscendo i molteplici punti in comune e le unità di intenti, pur senza necessariamente fondersi, si incontrino e da questo ne possa nascere incoraggiamento, arricchimento culturale, legittimazione reciproca anche sul piano scientifico.

Contact : Dr Lorenzo Toresini  
[lorenzotoresini@libero.it](mailto:lorenzotoresini@libero.it)

### ***Projet de jumelage entre le Centre hospitalier Henri-Guérin (Pierrefeu-du-Var) et l'OPNI (Lipotmezö, Budapest)***

Un Comité de jumelage s'est créé à Pierrefeu à la fin de l'année 2006 et le Dr Feberey a remis une lettre d'intention de M. Bartel, Directeur du CH Henri-Guérin, au Professeur Nagy, Directeur de l'OPNI. Les thèmes proposés dans la Convention provisoire concernent les activités artistiques et culturelles, la réhabilitation des patients schizophrènes, l'addictologie, la gérontopsychiatrie et la pédopsychiatrie. Sont prévus, entre autres, des échanges dans le domaine de la formation professionnelle et des pratiques.

Contact : Dr JY Feberey +33 (0)4 94 33 18 33  
[jean-yves.feberey@wanadoo.fr](mailto:jean-yves.feberey@wanadoo.fr)

### ***La fêlure (conte oriental)***

Une vieille dame chinoise possédait deux grands pots, chacun suspendu au bout d'une perche qu'elle transportait, appuyée derrière son cou.

Un des pots était fêlé, alors que l'autre pot était en parfait état et rapportait toujours sa pleine

ration d'eau. À la fin de la longue marche du ruisseau vers la maison, le pot fêlé lui n'était plus qu'à moitié rempli d'eau.

Tout ceci se déroula quotidiennement pendant deux années complètes, alors que la vieille dame ne rapportait chez elle qu'un pot et demi d'eau.

Bien sûr, le pot intact était très fier de ses accomplissements. Mais le pauvre pot fêlé lui avait honte de ses propres imperfections, et se sentait triste, car il ne pouvait faire que la moitié du travail pour lequel il avait été créé.

Après deux années de ce qu'il percevait comme un échec, il s'adressa un jour à la vieille dame, alors qu'ils étaient près du ruisseau. " J'ai honte de moi-même, parce que la fêlure sur mon côté laisse l'eau s'échapper tout le long du chemin lors du retour vers la maison. " La vieille dame sourit :

" As-tu remarqué qu'il y a des fleurs sur ton côté du chemin, et qu'il n'y en a pas de l'autre côté ? J'ai toujours su à propos de ta fêlure, donc j'ai semé des graines de fleurs de ton côté du chemin, et chaque jour, lors du retour à la maison, tu les arrosais.

Pendant deux ans, j'ai pu ainsi cueillir de superbes fleurs pour décorer la table. Sans toi, étant simplement tel que tu es, il n'aurait pu y avoir cette beauté pour agrémenter la maison. " Chacun de nous, avons nos propres manques, nos propres fêlures. Mais ce sont chacune de ces fêlures et chacun de ces manques qui rendent nos vies ensemble si intéressantes et enrichissantes à trouver ce qu'elle a de bon en elle.

*(Le Sage anonyme)*

### ***Bibliographie***

*Le Tango de l'Archange*, Eva Füzesséry, Erès, 2006

*King Kong Théorie*, Virginie Despentès, Grasset, 2006

*Psychanalyse : vers une mise en ordre ?* coordonné par Franck Chaumon, La Dispute, 2006

*Dans la foule*, Laurent Mauvignier, Editions de Minuit, 2006

*Pascin*, Joann Sfar, L'Association, 2005

*Aimez-moi*, Attila Jozsef, Phébus, 2005

*1956 Budapest, l'insurrection*, François Fejtö, Complexe, 2006

## ***Discographie***

*EtnoRom*, Fono Budapest, 2006  
*Intégrale des concertos pour violon*, J.S. Bach,  
Gilbert Bezzina, Laura Corolla, Ensemble  
Baroque de Nice, à paraître début 2007

## ***Présentation de livre à Paris***

Les Editions ERES, en collaboration avec la  
Bibliothèque Polonaise, invitent à la  
présentation du livre :

***Le Tango de l'Archange\****  
de Budapest au 5 rue de Lille

d'Eva Füzesséry

par Jean-Pierre Winter, lecture d'extraits,  
intervention musicale d'Alain Kremski:  
oeuvres de Nietzsche et Gurdjieff...  
Une soirée proposée par Jean-Claude  
Aguerre,

**le vendredi 2 février à 20h30**  
**à la Bibliothèque Polonaise**  
**6 quai d'Orléans, 75004 Paris,**  
**M° Pont-Marie**

Informations détaillées sur le site  
[www.tango-archange.com](http://www.tango-archange.com)

\*Récit poétique d'une enfance déchirée sous l'occupation  
soviétique en Hongrie, puis la rencontre, en France, avec  
la psychanalyse et Jacques Lacan.

## ***Souscription***

*Un poème illustré chaque heure pendant un  
jour !*

Poèmes d'Enaïra et illustrations de Francine  
Carpentier.

Disponible auprès des Editions A. Pucci, 2, rue  
des Lilas, 98000 Monaco au prix de 12 euro +  
2 euro de port. Chèque à l'ordre de A. Pucci.

## ***Une bibliothèque/CDI pour enfants et adolescents à Farah (Afghanistan) - Un appel du Cercle Gaston-Crémieux***



Le cercle Gaston-Crémieux soutient l'action  
courageuse menée en Afghanistan par l'une de  
ses adhérentes, Carol Mann, et notamment le  
projet de création d'une bibliothèque/CDI à  
Farah. Une première façon d'apporter votre  
soutien matériel mais aussi moral à cette  
opération est simplement d'adhérer à  
l'association Femaid, 33, rue Guy Moquet,  
92240 Malakoff en lui envoyant une cotisation  
de 30 euros par chèque établi à l'ordre de cette  
association. Des donations personnelles  
peuvent également être versées directement et  
sans frais à travers le système *paypal* sur  
*femaid* en cliquant sur le lien du site  
[www.femaid.org](http://www.femaid.org)  
Femaid : tel : 33 1 42 53 18 07 fax : 01 42 53  
58 03 mail : [cmann@femaid.org](mailto:cmann@femaid.org)

Cet appel, publié dans le précédent numéro de  
*Diasporiques*, n'a eu jusqu'ici que très peu  
d'écho. C'est vraiment dommage. Peut-être  
pouvez-vous contribuer personnellement et  
d'urgence (risque d'oubli sans cela !) à  
modifier cet état de fait ? Merci d'avance au  
nom de Carol Mann et de Femaid.

Philippe LAZAR

## ***Courriel du Dr Federmann à Novartis***

Strasbourg, le 10 janvier 2007

Bonjour,

Permettez-moi de vous signifier, en tant que professionnel de santé, que je trouve scandaleux que vous intentiez un procès à l'Inde.

Comment les centaines de patients démunis dans le monde pourront-ils avoir accès aux médicaments à

des prix abordables, notamment dans le traitement du SIDA?

Votre société a vu son chiffre d'affaire progresser de 16% l'année dernière.

Il est clair qu'en remportant votre procès, vous feriez encore mieux.

Mais à quel PRIX moral?

Il est clair que je cesse dès à présent toute prescription de vos médicaments

Cette décision restera subordonnée à l'arrêt de votre procédure.

Voeux de fraternité et de solidarité le jour où la Ville de Strasbourg inaugure l'exposition du Mémorial de la Shoah sur les procès de Nuremberg.

*Dr Georges Yoram FEDERMANN*

## ***Sommaire***

*Editorial..... page 1*

*Prophétiser... .. pages 2-3*

*A-vœux de Noël... .. pages 4-5*

*Vendanges tardives et œuvres ultimes...pages 5-10*

*Eloge du cornichon ..... pages 10-11*

*Annonces de colloques... .. pages 12-13*

*Soteria e gli SPDC senza restraint... page 13*

*Projet de jumelage... .. page 14*

*La fêlure... .. page 14*

*Bibliographie, discographie & annonces... pages 14-15*

*Courrier du Dr Federmann... .. page 15*

*Sommaire... .. page 16*



Budapest, décembre 2006

©JYF

## **« Il Volantino Europeo »**

Bulletin internautique trimestriel de

l'Association *Piotr-Tchaadaev*, 9, rue du Parc-de-Clagny, 78000 Versailles. Président :

Alexandre Nepomiachty

N° FMC Piotr-Tchaadaev

11 78 051 1778

Toute correspondance ou article est à adresser à J.Y. Feberey, Secrétaire de Rédaction provisoire,

9, rue Bonaparte 06300 Nice, ou à [jean-yves.feberey@wanadoo.fr](mailto:jean-yves.feberey@wanadoo.fr)

ou encore à

[piotr-tchaadaev@wanadoo.fr](mailto:piotr-tchaadaev@wanadoo.fr)

**Prochaine édition vers le 15 avril 2007**

**Bienvenue à vos manuscrits !**



Budapest, décembre 2006

©JYF